

Histoire du Mount Stephen

George Stephen (futur baron Mount Stephen), président d la Banque de Montréal et du Canadian Pacifique, se fit construire cette maison de style Renaissance par l'entrepreneur montréalais J.H. Hutchison d'après les plans de l'architecte W. T. Thomas. De nombreux artisans européens, chargés en 1880 d'en orner l'intérieur, mirent trois ans à parachever ce splendide édifice victorien, assurément l'un des plus opulents et des plus élégants à Montréal. Le Mount Stephen Club en fit l'acquisition en 1926.

Commission des lieux et monuments historiques du Canada.



Façade extérieure de la maison, 1884

La maison de Lord Mount Stephen, le baron des chemins de fer canadiens, est l'une des plus belles de Montréal et, probablement, d'Amérique du Nord. Opulente, élégante, luxueuse, elle a été érigée entre 1880 et 1884 dans un style emprunté à la fois au baroque italien et anglais.

Aujourd'hui, elle n'a plus de prix.

Car c'est un véritable petit palais qu'a construit un entrepreneur de renom, J.H. Hutchison, d'après les plans d'un architecte non moins connu, William Tutin Thomas. De nombreux artisans européens-parmi les meilleurs sur le marché-mirent trois ans à compléter la décoration intérieure.

Quinze pièces composent l'intérieur d'origine, toutes considérées comme autant de chef-d'œuvre d'architecture et de décoration. Son propriétaire, Lord Mount Stephen, n'a habité cette maison que cinq ans, jusqu'en 1888, puis l'a vendue au mari de sa sœur Elsie, Robert Meighen.

Ce n'est qu'en 1925 qu'un groupe d'hommes d'affaires, avec à leur tête M.M Noah Timmins, J.H. Maher et le docteur J.S. Dohan, s'associèrent pour acheter l'imposante demeure et la transformer en club privé, baptisé « Mount Stephen Club », en l'honneur du premier propriétaire des lieux.

La maison, tant dans ses aspects intérieur qu'extérieur, est demeurée à peu près telle que l'avait conçue Lord Mount Stephen au siècle dernier.

Depuis 1975, la maison Lord Mount Stephen est classée monument historique par le Ministère Fédéral de la culture et des communications.

Lord Mount Stephen : l'Écossais devenu baron des chemins de fer canadiens



Baron George Stephen, 1884

Lord Mount Stephen, né George Stephen, petit immigré écossais venu tenter sa chance en Amérique, connaîtra une ascension exceptionnelle et une carrière remarquable. Il a profité, comme nombre de ses compatriotes, d'une conjoncture économique unique et d'un boom industriel inégalé. Au faite de sa carrière, il sera président du Canadien Pacifique et responsable de la construction du premier chemin de fer pancanadien. Une carrière qui consacrera une immense fortune et sera couronnée d'un titre de noblesse : celui de baron, en 1891.

George Stephen est né en 1829 à Stephen Croft, petit village près de Croftglass, en Écosse. Aîné d'une famille de huit, il est le fils d'Elspet et de William Stephen, un charpentier, il est issu d'un milieu pauvre et peu instruit. Sa famille quitte le village, peu après sa naissance, pour s'installer à Dufftown. C'est là que le jeune garçon fréquente l'école, qu'il abandonne tôt, à 14 ans, comme la plupart des jeunes de familles nombreuses. Un de ses professeurs, qui possédait, chose rare dans une petite ville écossaise, une licence en mathématiques, s'est souvenu du jeune Stephen, des années plus tard, alors que sa notoriété était établie. Selon cet enseignant, il avait l'un des plus extraordinaires dons en mathématique qu'il n'ait jamais vu.

George Stephen avait aussi cette aptitude au travail et à l'effort, si répandue chez tant d'écossais du 19^e siècle, et qui contribuera à leurs succès partout à travers le monde.

Sa scolarité terminée, le jeune Stephen est engagé comme apprenti drapier à Aberdeen. L'industrie du vêtement est l'une des seules alternatives possibles pour quiconque veut échapper aux labeurs de la vie agricole. Quelques années plus tard, il quitte l'Écosse, devenue trop petite, pour Londres, où il est embauché dans une entreprise de vente en gros d'étoffes de toutes sortes.

L'aventure américaine

Le destin bascule en 1850 : George Stephen reçoit une lettre du Canada. C'est son cousin, William, qui l'enjoint de venir le rejoindre à Montréal, où son entreprise d'importation et de fabrication de laine et de coton prospère. Le goût de l'aventure est plus fort que toute autre considération et George Stephen quitte Londres à 21 ans, pour tenter sa chance en Amérique du Nord.

Arrivé à Montréal, il entre au service de la maison d'importation. Il devient rapidement partenaire puis, à la mort de son cousin, propriétaire de l'entreprise.

Rapidement, il se faufile parmi les membres de l'établissement montréalais, un milieu en perpétuelle mouvance. En quelques années, il devient l'un des plus puissants magnats de l'industrie du vêtement au pays. En 1876, à 44 ans, il accède au poste très prestigieux de président de la Banque de Montréal. Mais il quitte l'institution cinq ans plus tard pour se consacrer entièrement à une entreprise prometteuse le Canadien Pacifique qu'il a fondée, l'année précédente, en compagnie de D.W. McIntyre et de C.D. Angus, deux hommes d'affaires montréalais, et d'un autre cousin, Donald Smith, le futur Lord Strathcona.

L'odyssée du chemin de fer

Les deux cousins sont aux antipodes l'un de l'autre : George Stephen est un urbain, familier des salons londoniens et fréquentant depuis plusieurs années la haute société montréalaise. Donald Smith vient de passer 30 ans à brasser des affaires dans le grand nord canadien. Tout comme son cousin, il a gravi rapidement les échelons hiérarchiques, passant de petit commis à président de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est un individualiste, un bagarreur, habitué au monde rude et rustre du nord. Mais l'association de ces deux cousins si différents donnera un résultat foudroyant. Ils seront, au tournant du siècle, parmi les hommes les plus riches de ce monde.

George Stephen engage tous ses capitaux dans la construction du principal projet du groupe, la construction d'un chemin de fer pancanadien.

Le défi qui posait l'industrie ferroviaire était à la hauteur des ambitions de George Stephen. Les chemins de fers pouvaient devenir la voie privilégiée vers le désastre et la faillite. Mais ils étaient aussi, et surtout, la route la plus sûre vers la richesse. C'était quitte ou double.

Les associés reçoivent un appui de taille, celui du premier ministre John A. Macdonald, de retour au pouvoir après quelques années dans l'opposition. Il donne son accord pour la poursuite du projet, longtemps caressé par ses prédécesseurs, de relier l'Atlantique au Pacifique.

La construction du chemin de fer qui allait bouleverser le pays ne se fit pas sans heurts ni pleurs. Les contraintes étaient nombreuses : traversées ardues des imposantes montagnes Rocheuses, distances infinies à parcourir, terre inhabitée, sauvage, nombreux accidents chez les travailleurs, révolte des Métis. Mais pires furent les crises financières. En 1885, la nouvelle entreprise frôle la faillite. Son président, George Stephen, hypothèque même sa toute nouvelle demeure, qu'il vient de se faire bâtir à grand frais sur la rue Drummond et ce, simplement pour pouvoir payer le salaire de ses employés!

En 1886, le premier train transcontinental arrive sur les rives du Pacifique. C'est un succès. Le chemin de fer existe et concrétise l'existence des régions éparses et des populations décimées, cimentant les économies et le destin des gens.

Dix ans plus tôt, Stephen, Smith et trois autres partenaires empruntent \$250 000 et investissent dans le marché de la Bourse. Ce pari rapporte 600 millions de dollars de profit, et coïncide avec le succès du Canadian Pacific. La fortune des cousins est confirmée. C'est alors qu'ils offrent 500 000\$ chacun, une somme plus considérable pour l'époque, pour la construction d'un nouvel hôpital, Le Royal Victoria. C'est aussi cette année-là que le président du Canadien Pacifique reçoit, de la reine Victoria, le titre de baronnet : il est désormais ``Sir George Stephen``.

La maison trop petite de la rue de la Montagne

Parallèlement à la construction du chemin de fer pancanadien, George Stephen caresse un autre rêve : se faire bâtir une maison bourgeoise Deluxe au cœur même du *square mile*.

C'est dans ce contexte de richesse et d'expansion économique que prolifère une bourgeoisie d'origine anglo-saxonne qui s'installe dans un quartier qui fera histoire, ``le square mile`` ou mille doré; délimité par le boulevard Dorchester (aujourd'hui boulevard René-Lévesque). La rue Côte-des-Neiges, l'Avenue du Parc, le Mont-Royal et la rue Bleury. Le ``square`` est habité, dès le milieu du XVIIIème par l'aristocratie industrielle du pays. Les McGill et les McTavish, qui font fortune dans la fourrure, les

Molson (bière), les Redpath (sucre), les Ogilvy (farine). Ils vivent à l'ombre du Mont-Royal, construisent d'opulentes demeures, aménagent des institutions scolaires, hospitalières et financières.

Le magnat financier et sa femme, Annie Charlotte, fille de Benjamin Kane, contrôleur de l'arsenal de la marine à Portsmouth, qu'il a épousé en 1853, vivaient alors dans une petite maison de pierre, située rue de la Montagne, juste à l'arrière de l'emplacement de leur future maison. Une jolie demeure entourée d'un jardin garni de fleurs. De lilas. De roses et arbres fruitiers.

Les Stephen s'y sentent à l'étroit, d'autant plus que les fonctions de George l'obligent à recevoir une foule de visiteurs et de membres de la haute société montréalaise. Il décide donc de se construire une maison plus adéquate pour un homme devenu l'un des plus puissants du pays. Entre 1880 et 1884, le 1440 de la rue Drummond prend forme.

Dans cette maison luxueuse, Lord Mount Stephen ne demeurera que quatre ans. En effet, en 1888, deux ans après avoir terminé la construction du chemin de fer pancanadien, il abandonne son poste de président du Canadien Pacifique et retourne en Angleterre, avec sa femme et leur fille adoptive. Malgré les nombreuses choses accomplies au Canada, lieu de sa fortune, Lord Mount Stephen ne s'est jamais senti parfaitement intégré à sa société d'accueil. Tout au long de sa vie active, il a hésité entre l'Europe et l'Amérique, effectuant de nombreux voyages des deux côtés de l'Atlantique.

De retour à Londres, il devient, pour quelques temps, le conseiller officieux du premier ministre John A. Macdonald sur les affaires britanniques. En 1891, il est assermenté baron, en reconnaissance de ce qu'il a accompli au Canada, et arbore son nouveau titre : ``Lord Mount Stephen``.

Après la mort de sa femme, en 1896, il se remarie avec la fille d'un officier de la marine royale. Il meurt en 1921, à l'âge vénérable de 96 ans. Il habitait alors Brocket Hall, son immense maison de campagne du Herefordshire, où il fut inhumé. Depuis plusieurs années, il ne consacrait son énergie et sa fortune qu'à des œuvres philanthropiques.

Lors de son départ de Montréal, sa maison de la rue Drummond fut vendue à son beau-frère, Robert Meighen, un Irlandais originaire de Dungiven, époux de l'une de

ses sœurs, Elsie. Ils donnent naissance à trois enfants dont l'une des filles, Elsie Stephen Meighen deviendra la nièce favorite de George Stephen. Cette dernière maria Robert William Reiford, fils de Robert Reiford. Les parents de George et Elsie avaient pris demeure dans la maison de la rue de la Montagne. Ils y demeurèrent jusqu'à leur mort et furent enterrés dans le cimetière du Mont-Royal.

La maison de la rue de la Montagne fut démolie par la suite. Robert Meighen mourra en 1911 et Madame Meighen continua à vivre dans la résidence jusqu'à sa mort en 1917.

La maison de la rue Drummond appartenait maintenant à la succession de la famille. Elle demeura vacante jusqu'à sa vente en 1925.

La maison Lord Mount Stephen



Escalier principal, 1880

De sa maison de la rue de La Montagne, George Stephen a assisté à toutes les étapes de l'édification de sa nouvelle demeure.

Architecte et artisans allaient élaborer un décor qui demeurera inégalé, dans la richesse de ses matériaux et l'œuvre artistique, en Amérique du Nord. La construction de

l'édifice fut confiée à l'un des plus importants entrepreneurs de l'époque, J.H. Hutchison, qui avait été responsable d'immeubles prestigieux comme l'hôtel Queen, l'hôtel Windsor, et la Chambre de Commerce, rue Saint-Jacques. Les plans furent confiés à l'architecte montréalais d'origine anglaise, William Tutin Thomas, considéré à l'époque comme le plus ``fashionable``, concepteur de plusieurs résidences et bureaux haut de gamme construits dans ces années-là, ainsi que de l'Église St-George, à l'intersection des rues Peel et de la Gauchetière.

La façonnage extérieur fût exécuté dans la pierre calcaire grise de Montréal, un matériau très difficile à travailler.

La maison Stephen fut l'une des dernières résidences à être construite avec ce type de pierre et selon le style victorien en Amérique du Nord. Elle se situe au carrefour de plusieurs tendances combinant la renaissance, le baroque italien ainsi que le baroque anglais du XVIIIème siècle.

Au moment de sa construction, on aménagea un immense jardin à l'anglaise à l'arrière de la maison. Une verrière, donnant du côté sud, était utilisée comme jardin d'hiver, celle-ci avait vue directement sur la propriété qui s'étendait de la rue Drummond jusqu'à proximité. De la rue de Maisonneuve.



Verrière, 1880

L'intérieur de la résidence fût décoré selon les goûts de l'époque, avec faste et de manière très dense.

Les pièces, vastes, avec des plafonds très hauts, furent entièrement lambrissées de boiseries d'essences rares. On fit venir des équipes complètes d'artistes et d'artisans européens qui dessinèrent et exécutèrent sur place ce décor incroyable. Les plus riches matériaux furent utilisés : acajou cubain, bois de chêne, bois de satin du Ceylan (maintenant Sri Lanka), noyer anglais, marbre, onyx italien et or. Ils furent importés et utilisés dans l'ornementation des planchers, des murs, des plafonds, des portes, des foyers et des escaliers de toutes les pièces des deux principaux étages de la maison. Plusieurs pièces, dont le majestueux escalier du grand hall, sont décorées de vitraux, importées d'Europe et dont la technique exceptionnelle combine le verre coloré et le verre peint à la main.

Nulle part dans la maison on ne peut voir de clous, de vis, ou de traces du travail des artisans. Tous les planchers de la maison sont faits de chêne incrusté d'une bordure de noyer. La plupart de la quincaillerie, telle que les poignées et les charnières des porte, est plaquée d'or 22 carats, tandis que les clés sont faites de dorures. Les portes de la maison sont presque deux fois plus grande que celle d'aujourd'hui, et elles ont trois pousse d'épaisseur.

Chaque pièce de la maison a son propre foyer, généralement en marbre ou en onyx, taillé et ciselé dans le bois, orné de glaces biseautées, décoré de solides accessoires en cuivre. Les algues des fenêtres sont faites de marbre présentant différentes teintes qui s'accordent toujours avec le travail d'ébénisterie.

L'intérieur de la maison Lord Mount Stephen : boiseries, velours et satin

L'entrée principale est très impressionnante, avec ses portes massives, d'une épaisseur de cinq pousse, qui donne sur un grand vestibule, aux plafonds hauts de 18 pieds, décoré de marbre blanc, gravé à la main.

Du vestibule, une porte donne un accès direct à la salle d'attente du bureau de George Stephen, évitant ainsi à ses visiteurs de passer par l'intérieur de la résidence. Cette salle, maintenant appelée "Rogers Room", d'après monsieur Roger, ingénieur au Canadian Pacifique. Ce dernier fit la découverte d'un passage dans les Rocheuses, baptisé "Rogers Path", permettant à tout jamais de lier l'est et l'ouest. Suite à cette

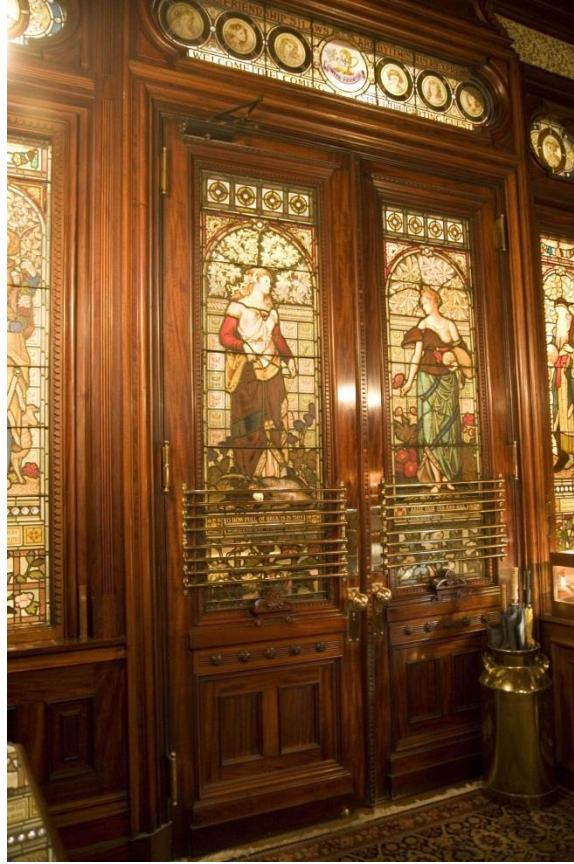
découverte, Rogers vient annoncer la nouvelle à George Stephen qui lui autorisa la poursuite des travaux.



Salon Rogers

Le bureau de Lord Stephen est fini en bois de noyer anglais incrusté d'érable piqué. Les foyers sont faits de bois de rose. Des vitraux représentent des muses de la dramaturgie : tragédie et comédie, musique et poésie.

Du grand hall, on voit, peints sur les vitraux de l'entrée, quatre scènes issues de la dramaturgie de Shakespeare (Roméo et Juliette, Richard III, Cymbeline, etc...). Au-dessus des portes, on peut lire cette phrase, devenue maxime du Club : *"True friendship's laws are by this rule exprest, Welcome the coming, speed the parting guest."*



Vitraux en verre de la porte d'entrée principale

Au-dessus du gigantesque foyer, on peut voir l'une des deux reproductions originales des armoiries royales arborées par le train du Canadien national qui fut utilisée par le roi George VI et la reine Elizabeth lors de leur tournée du Canada, en 1939.

Face à l'entrée, on retrouve la salle à diner Ses plafonds sont en boiseries lambrissées et les murs décorés de bois de chêne. Au-dessus du foyer, on y retrouve maintenant le portrait de sa nièce, Elsie Meighen-Reiford. Celle-ci est la fondatrice des Jardins Métis, ayant hérité de son oncle cette maison de 37 pièces qui était à l'origine le camp de pêche privé de George Stephen et qui se caractérise par ses jardins opulent et élaborés. Les rares bulbes et plants provenaient directement d'Europe et ceux-ci étaient déposés par les paquebots transatlantiques qui faisaient un arrêt spécial pour Madame Meighen-Reiford avant de poursuivre leur chemin vers Montréal. Dans la salle à manger, on retrouve également les portraits de George Stephen et sa première

épouse Anne Charlotte Kane.



Salle à manger, 1880

À gauche du grand hall, on retrouve l'ancien salon principal, originalement appelé ``Drawing Room``, magnifique pièce faite de bois de Ceylan tout incrusté. Son imposant foyer est taillé dans de l'onyx italien, surmonté de magnifiques chambranles de bois créés pour y exposer une collection de céramiques d'art. Cette œuvre a remporté un prix de décoration en 1897, elle fut exposée à la Foire Internationale de Chicago.

Dans l'alcôve, on retrouve un piano en bois de satin de Ceylan, aussi appelé citronner des Indes. Cette pièce de collection a été fabriquée sur commande spéciale pour Monsieur Stephen, par les frères Decker de New York. Une très vieille horloge, avec un cadran en or massif, don d'un membre du Club, a été posée sur le foyer. Cette pièce comporte plusieurs fenêtres, toutes parées de vitraux anciens ayant pour thème la littérature, la musique, la poésie et la broderie.

Adjacent au salon, il y avait à l'origine, une immense serre, faisant office de jardin d'hiver et communiquant avec un jardin à l'anglaise. La serre fut démolie dans les années 30 et convertie en pavillon réservé aux femmes.

Le majestueux escalier, fait d'Acajou cubain, est une pièce d'art en soi. Les vitraux fabriqués par un artisan autrichien, datent du 19^e siècle. Le panneau central illustre l'évolution de l'être humain. Sur les côtés, des scènes romantiques inspirées du 17^{ème} siècle et rappellent des scènes de pièces de William Shakespeare.



Escalier Principal

Une énorme horloge grand-père, taillée à même un tronc d'Arbre d'acajou cubain, domine l'escalier. Cette magnifique pièce Art Nouveau fut ajoutée à la décoration d'origine. Les tapisseries, incrustées de feuilles d'or, dépeignent des figures de la mythologie grecque : Vénus, Mars, Junon, Minerve et Diane. Le plafond, style cathédrale, expose des vitraux ayant pour thème les signes du zodiaque ainsi que les sources essentielles de la vie, soit : l'eau, la nourriture, le feu et la santé.



Vitraux du plafond de l'escalier principal

Au second étage, l'escalier nous amène sur un large vestibule qui précède une série de magnifiques pièces, à l'origine les chambres, aujourd'hui utilisées pour des réceptions privées. On remarque un meuble d'acajou, sculpté à la main, et surmonté d'un immense miroir. Dans un coin, on aperçoit un ancien vaste chinois très imposant.

La plus belle de ces pièces, à gauche de l'escalier, est l'Ancienne chambre de Madame, devenue le Salon Strathcona. Construite entièrement d'ébène piqué, incrusté et travaillé. Les illustrations des vitraux et de la tuile du foyer dans ce salon sont un hommage à la passion qu'éprouvait Lady Stephen pour les oiseaux. C'est dans le Salon Strathcona qu'on retrouve documents originaux assermentant George Stephen comme baronnet en 1885 et comme baron en 1891. On y retrouve aussi le document officiel discernant à la famille Stephen ses armoiries.



Boudoir de Madame Stephen, 1884

Communicant avec la chambre de Madame, le Salon Laurentien servait à l'époque de boudoir. Des portes françaises donnent accès à un petit balcon extérieur. Au-dessus des fenêtres, les vitraux dépeignent les quatre saisons. Ce thème est repris dans les tuiles du foyer en marbre qui sont d'ailleurs peintes à la main. Une chambranle en bois de Ceylan orne le foyer.

À gauche du Laurentien, on y trouve l'ancienne chambre de Lord Stephen, maintenant appelée le Board Room. Cette pièce est entièrement faite de bois de cèdre de l'ouest canadien. Le foyer représente des motifs d'inspiration moyen-orientale et Art Nouveau, un mélange à la mode à la fin du 19^e siècle.



Boardroom, Mr Stephen chambre à coucher

On peut aussi voir un chandelier en bronze massif venu de Budapest et offert au Club par Steven Vaughan, vice-consul américain à Berlin durant la dernière guerre. Les vitraux représentent des musiciens de la Grèce Antique.

À droite de l'escalier. On retrouve l'ancienne chambre d'invités, maintenant appelée Salon Algonquin. Cette pièce de noyer anglais est moins ornementée que le reste de la maison. Son plafond, avec des poutres en traves et la simplicité de sa décoration, nous laissent croire que son utilisation était moins importante. Les tuiles peintes à la main

qui ornent le foyer dépeignent plusieurs sortes d'oiseaux. Deux très anciens vases chinois ornent ce salon.

La maison Lord Mount Stephen d'hier à aujourd'hui

La maison Lord Mount Stephen demeure aujourd'hui l'un des plus beaux vestiges du *square mile*, représentante parfaite de cette période prospère et conquérante que fût l'ère victorienne. Elle est imprégnée de toute la beauté et de tout le raffinement artistiques de la fin du 19^e siècle, elle est le symbole même de ces années dorées.

Elle aura vu défiler, au cours du siècle, toute la haute société montréalaise, dont elle n'a cessé de constituer le plus distingué des rendez-vous : le duc et la duchesse de Connaught, en 1890, Lord Northcote, ancien Gouverneur-général australien, en 1908, le prince et la princesse de Galles, en 1919, l'ancien vice-roi des Indes et combien d'autres ducs, duchesse, barons et baronnes. En 1958, la Princesse Margaret y fut invitée par le maire de Montréal, qui y reçut, l'année suivante, le conseil permanent de l'OTAN.

Sa seule survie, au milieu d'un quartier de gratte-ciel et de buildings, est en soi un miracle. LA maison Lord Mount Stephen a eu une chance inespérée : celle d'appartenir à un club privé qui a eu tout intérêt à préserver son charme et sa beauté. Contrairement à bien d'autres maisons à la valeur patrimoniale tout aussi importante, la maison Lord Mount Stephen a eu une chance inespérée : celle d'appartenir à un club privé qui a eu tout intérêt à préserver son charme et sa beauté. Contrairement à bien d'autres maisons à la valeur patrimoniale tout aussi importante, la maison Lord Mount Stephen a été méticuleusement préservée. LE grand jardin à l'anglaise a certes cédé la place à des espaces de stationnement et à des tours à bureaux. Et la demeure est aujourd'hui coincée entre des édifices en hauteur. Mais l'espace qui lui reste est parfaitement préservé, la propriété possède toujours sa magnifique clôture, ses lampadaires et son escalier monumental qui mène à l'entrée possède toujours ses richesses d'antan et le travail artistique y est présent dans toute sa splendeur.

Tout a été mis en œuvre pour conserver le cachet et le décor d'origine. Le statut de l'édifice, classé monument historique par le ministère Fédéral de la Culture et des Communications, en 1975, le préserve désormais des aléas du développement. Car l'urbanisation anarchique et sauvage des années 40 et 50 a presque eu raison de tous les plus beaux vestiges architecturaux du siècle dernier. Le quartier du *mille doré* a été

désarticulé, détruit, à mesure que le centre-ville a quitté les abords du fleuve pour grimper au nord.

Depuis, la conscience de plus en plus vive de l'importance de conserver ces témoins du siècle dernier contribue à sauvegarder la maison Mount Stephen. L'opinion publique la protège. Pour sa richesse historique et architecturale. Et aussi, tout simplement, pour sa très grande beauté.